

Maria, tout simplement

- Brrejnev ! Brrejnev ! Brrejnev, - une femme âgée prononçait le nom du secrétaire général tout bas, mais avec un effort, comme si elle le repoussait hors de sa bouche. Elle était assise dans un vieux bus, regardait par la fenêtre et répétait ce nom en lui communiquant chaque fois une intonation différente et en l'accompagnant d'un geste énergique : de son index elle pointait un interlocuteur invisible. Elle ne s'intéressait guère aux autres voyageurs, qui, de leur côté faisaient semblant de ne rien voir ni entendre. Cinq minutes avant le terminus, le bus freinait légèrement, s'arrêtait, le chauffeur ouvrait la porte pour cette passagère que personne ne connaissait. Elle descendait, restait sur le trottoir enneigé en attendant, on ne sait quoi, de ce matin sombre et froid, continuait son monologue, tandis que les autres, effrayés, la regardaient à travers les vitres embuées.

La scène se répétait chaque jour. Ce car de ramassage était chaud, mais imprégné d'une odeur d'essence. Depuis cinq heures du matin il faisait le tour de la petite ville, ramenait les ouvriers à la fabrique de volailles. La « folle » prenait ce car toujours au même endroit pour une vingtaine de minutes, après quoi elle se levait et, d'un pas sûr, s'avancait vers la sortie. Les usagers s'y étaient habitués comme ils l'étaient à la sirène d'usine : dès que le travail commençait personne n'y pensait plus.

La directrice de l'abattoir de la fabrique s'appelait Ekaterina Pavlovna Nelidova. En décembre de 1970 – c'était l'année de la centième anniversaire de Lénine – elle eut une fille qu'elle appela Maria. Plus tard, en présence d'hommes la mère aimait dire que c'était son cadeau pour le jubilé d'Ilitch ; elle ne précisait pas duquel Ilitch elle parlait – à l'époque à la radio et à la télé on parlaient plutôt de l'autre Ilitch – Léonid. Ekaterina Pavlovna n'avait pas de mari, elle élevait seule sa petite fille.

La mère et la fille vivaient pauvrement dans une banlieue de Leningrad, une petite ville de Gorélovo. La vieille maison en bois qu'elles habitaient abritait cinq familles. Depuis toute jeune Maria était déjà indépendante : le matin se levait seule, allait à l'école ; en rentrant elle faisait ses devoirs, préparait le dîner. La mère ne rentrait que très tard dans la nuit : après le travail elle faisait des courses. Fatiguée, énervée, tombant de sommeil, elle avait juste le temps pour manger ce que Maria avait préparé, pour jeter un coup d'œil dans les cahiers de classe sa fille et pour la sermonner ; puis elle s'endormait.

Les ouvriers manquaient à la fabrique d'une façon chronique. Pour arriver à produire sept mille poulets par jour et pour donner aux familles une possibilité de joindre les deux bouts, la directrice permettait à Macha et à ses copines de travailler pendant les vacances scolaires. Comme quoi, les filles pouvaient voir et entendre « la folle » dans le car de ramassage. Arrivées dans l'atelier de l'abattoir elles mettaient des blouses blanches, des tabliers, des bonnets et des gants en plastique vert et commençaient « l'exécution » : coupaient les têtes des poules, enlevaient les abattis.

Maria tint de sa mère l'amour pour la couture, ce fut sa passion. Elle pouvait coudre un pantalon, une robe ou une chemise, et cela lui causait un vrai plaisir. Ca changeait de son sombre quotidien, des entrailles des poules mortes.

Après le collège elle entra dans un lycée professionnel et deux ans après elle devint une spécialiste de construction de vêtements. Ce qu'il lui réussissait le mieux – c'étaient des patrons compliqués, sophistiqués ; en plus elle savait faire des broderies avec n'importe quelle machine à coudre. C'est pourquoi après avoir terminé ses études elle n'eut pas de difficultés pour trouver du travail dans une coopérative. Les clients affluèrent tout de suite, le bon salaire – avec. Maria commença à bien s'habiller, pris habitude d'aller au cinéma avec des copines. Les films qu'elle aimait le plus parlaient des voyages, des pays lointains, de l'Amérique du Sud. D'un des films elle retint la chanson qu'elle chantonnait tout le temps : « ... verrai-je le Brésil, Brésil, Brésil, verrai-je le Brésil avant de devenir vieille ?.. »

Quand Maria eut 18 ans sa mère mourut de cancer. Comme leur logement était propriété de la fabrique, Maria n'y ayant plus le droit dut le quitter.

D'abord ses copines la dépannèrent : elle dormait tantôt chez une, tantôt chez une autre ; sans en être trop embêtée, elle disait : « je suis comme un lézard des îles Caïmans – il vit en Amazonie, mais n'hiverné jamais dans le même endroit ». D'abord cette vie « romantique » lui plaisait. « Je pourrai vivre dans une cabane, – disait-elle à ses copines, – ça ne me dérange pas. Je n'ai ni parents ni logement, tout ce que j'ai, c'est mon droit de voter ! » A vrai dire, ce n'était pas vrai – pour voter il fallait avoir un domicile fixe qu'elle n'avait pas.

En 1990 elle en eut marre, et – par déception ? – elle prit la décision de se mettre avec un jeune « homme d'affaire » Ignate – un gars de médiocrité étonnante, déjà presque chauve, mais avec de l'argent. A l'école il avait été un mauvais élève, mais gagnait déjà de l'argent en faisant des spéculations du chewing-gum : il en demandait aux touristes étrangers, puis le vendait aux camarades de classe un rouble une lamelle. Comme quoi il avait appris le « business » depuis les bancs de l'école.

2.

Maintenant la vie de Maria devint un torrent ingérable : ou bien elle avait beaucoup, trop d'argent, ou bien elle n'en avait pas du tout ; tantôt la fête interminable, tantôt tous les deux se cachaient des créanciers, devenaient pâles, abattus. Dans ce dernier cas ils commençaient à faire leurs bagages – mettre dans des sacs du linge, des sous-vêtements, des tennis. Cela pouvait servir dans deux cas de figure – ou bien pour aller en prison, ou bien pour « plonger en profondeur », c'est à dire, se cacher des bandits et créanciers.

Au début de l'été du 1992 ils acquirent à moitié prix un conteneur de café soluble d'Israël. Les grandes boîtes bleues un peu cabossées avec des lettres rouges partirent comme de petits pains, les gens ne se demandaient même pas pourquoi les boîtes étaient en cet état. Ignat et Maria gagnèrent une grosse somme et décidèrent de faire un voyage en Europe. Où aller ? A Paris bien sûr ! Dans une agence de voyage ils achetèrent des billets d'avion et deux chambres dans un hôtel deux étoiles à Montmartre – une pour Maria et Ignate, l'autre – pour leurs amis et compagnons ; ils achetèrent également trois excursions.

Les voilà qui marchent dans des rues de la ville qui à l'époque faisait rêver tous les Russes. Sans connaître aucune langue, sans aucun « bagage culturel », simples et candides. Une énigme de ces « hommes d'affaires » des années troubles.

Les sacs remplis des bricoles de « Tati » de la place de la République, ils prirent un petit bateau sur la Seine. Ils suivirent les explications du guide en tournant la tête de gauche à droite – à droite l'île de la Cité et Notre Dame – un vieux film avec Quasimodo et Gina Lollobrigida leur vint à l'esprit... puis la Seine tourna à gauche et ils virent à droite la place de la Concorde ; avant le pont Alexandre III – les Invalides. Les Invalides ? – Maria ne

comprenait pas pourquoi : Napoléon y est enterré, c'est vrai, mais il n'était pas invalide ? Elle savait par contre – grâce à un autre film – « Waterloo » que celui qui causa la défaite de Napoléon était le maréchal Grouchy, alors pourquoi son cœur avait été mis à côté de l'empereur ?

Ils virent un très grand Champs de Mars, le bâtiment de l'Unesco, les tours de la Conciergerie où Marie-Antoinette avait attendu sa décapitation...

Malheureusement, de tout ce qu'ils avaient entendu, presque rien ne resta dans leurs têtes. Ils sont descendus du bateau près du pont d'Iéna – là, tout près, se trouvait, très haute et toute illuminée, la tour Eiffel. Près du pont on leur montra l'endroit où quelques années avant se trouvait une péniche – la maison de Pierre Richard,... ou peut être d'Alain Delon ? Le guide n'en était pas sûr. Evidemment qu'ils connaissaient bien « le petit Alain », tout le monde l'adorait, et Maria n'était pas une exception – les bruns aux yeux bleus lui plaisaient. Penses tu !

Maria et Ignat ne montèrent pas sur la tour – ils eurent faim. En quittant les copains ils entrèrent dans le premier restaurant venu. Ils s'installèrent à table et regardèrent la carte. Il faut dire que les deux premiers jours ils avaient mangé dans des restaurants où, à côté du nom de plat il y avait sa photo. Or, cette fois-ci rien n'était clair ! La déception fut d'autant plus forte qu'en sautant l'excursion prépayée sur la Tour ils avaient perdu au moins vingt dollars ! Rien à faire ; le serveur avait déjà passé plusieurs fois devant eux – réfléchissent-ils toujours ?

Le jeune « homme d'affaires » se décida : en regardant le serveur droit dans les yeux Ignat répéta plusieurs fois « niam-niam, niam-niam !... » en essayant de le prononcer avec des intonations variées et en dodelinant la tête – pour ne pas paraître trop borné.

Il faut rendre hommage au personnel des cafés parisiens – ils sont habitués à tout, sont prêts de tout faire pour tous les touristes, même les plus bizarres.

Nos deux héros eurent de la soupe à l'oignon dans de petits bols, des côtes d'agneau aux petits pois et une casserole avec des coquillages noires. Ce fut bien bon, ils se sont dit qu'ils auraient de quoi parler aux amis ! Par contre ils n'eurent pas de pain ni de vin, et c'était trop tard pour en demander. Mais ce n'était pas grave. Le reste du groupe descendit de la Tour, maintenant il fallait aller au Sacré Cœur – la basilique blanche qu'on voyait de partout.

Ils étaient fatigués. De traîner dans les musées, d'écouter le guide et ses histoires sur Napoléon, Mira-beau et Danton... Fatigués de manger beaucoup et toujours la même chose... Ignat rêvait déjà du hareng aux oignons frais ou aux brochettes de porc avec un bon verre de vodka. Et que ce soit au bord d'une rivière, et avec des copains pour pouvoir taper le carton !

Maria pour qui c'étaient les premiers musées de sa vie, s'imprégnait de tout, voulait tout savoir : a-t-on trouvé ce pilote disparu, l'auteur du « Petit Prince » ? Elle apprit même son nom complet : Antoine Marie Jean-Baptiste Roger de Saint-Exupéry !

Elle n'avait pas envie de quitter cette salle du Louvre où sur un tableau une jeune femme admirait le jeu des bébés dans un jardin. « Quelle belle vie ! », pensa Maria s'arrêtant rêveuse. Ignat l'attrapa par le bras, l'attira loin du tableau de Raphaël : il ne fallait pas perdre leur groupe.

Maria plongeait de nouveau dans la vulgarité du réel. Un des copains vomit sur le parquet de la salle de la Joconde : la nuit précédente il avait trop bu pendant une partie de cartes. Il aurait pu être comme les autres : même saouls, pardon – pas clairs – ses copains essayaient de se tenir droit, regarder des deux côtés sans trop tourner la tête – juste en bougeant leurs yeux. Tandis que cette brute-là voulait toujours se distinguer des autres !

Tout de suite, on ne sait bien d'où, une femme en blouse blanche et en gants en caoutchouc vint avec sa pe-

tite charrette ; elle répandit de la sciure sur la flaque, ramassa les restes du petit déjeuner du collègue d'Ignat et, sans faire attention aux touristes, mit le tout dans un petit seau en plastique rouge, après quoi elle disparut.

Le reste de leur séjour Maria passa à l'hôtel avec son compagnon : il ne voulut pas qu'elle dépense leur argent. Son comportement ne la réjouit pas : elle espérait toujours de le persuader d'aller un jour au Brésil. Il le fallait à tout prix ! Elle avait vu à la télé qu'en Amazonie vivaient des lézards géants qui avalaient de gros coquillages. Peut-être même avec une perle à l'intérieur.

- Imbécile ! - avait réagi à ces rêves une de ses copines, - à quoi ça sert, un lézard ? Dis à ton jules qu'il t'offre des perles, sans lézard. Qu'est-ce que tu vas faire avec un lézard ? Et comment retirer la perle ? Tu piges le problème ?

La chambre de Maria et Ignat était le lieu de réunion pour toute la compagnie. Tout le monde avait l'habitude de fumer en jouant aux cartes. Comme quoi, un soir un d'eux avait fait tomber une cigarette allumée sur le petit canapé sans y faire attention ; quand ils le remarquèrent, il était trop tard : la cigarette avait fait dans le matelas un trou grand comme une soucoupe. La vue de ce trou les dégrisa tout de suite : l'hôtel allait leur faire payer les dégâts tandis qu'ils n'avaient presque plus d'argent. Les uns proposèrent de mettre un coussin sur le trou, les autres - d'acheter un plaid pour le mettre dessus... La proposition de Maria surprit tout le monde par son radicalisme :

- Vous allez tout de suite acheter une scie et de grands sacs à vêtements. On va mettre très fort la musique à la télé. Ensuite vous allez scier le canapé en petits morceaux et vous allez sortir le tout dans les sacs à vêtements et le mettre dans des bacs à ordures pas trop proches d'ici. Surtout n'y laissez pas les sacs, juste le contenu !

Maria essayait de bien enfoncer son plan dans les têtes des « hommes d'affaires » qui l'écoutaient, sans trop réfléchir, en « garde à vous »...

Le matin suivant la femme de chambre ne crut pas ses yeux. Elle commença à parler très vite, en français bien sûr, énervée et désespérée. Ensuite elle appela la responsable. Celle-ci était déjà habituée que les touristes russes ramenaient des serviettes, chaussons et champoings ; par contre un canapé ! C'était du jamais vu !

Ignat ne pouvait pas rester sans se moquer d'elles : il s'approcha de la femme de chambre, se tourna et se tapa les fesses. Le geste les acheva, elles tournèrent les talons et partirent.

Ce fut la fin de la première rencontre de Maria avec Paris et l'art européen. Peut-être la dernière aussi, puisque Ignat n'était pas prêt de recommencer : « On a perdu le temps. On aurait mieux fait de continuer d'acheter et de vendre que de contempler ces tombes et autres vieux murs ! »

3.

L'appartement à Leningrad qu'Ignat avait acheté après avoir vendu le grand lot du café, leur servait de logement, du bureau et du local d'accueil des clients. Dans un couloir ils avaient aménagé une place pour la secrétaire – jeune fille avec le diplôme de la faculté des lettres – qui répondait aux appels téléphoniques :

– Oui, ici le quartier du général Dénikine, je vous écoute.

– Arrête tes blagues, – l'interrompit Ignat, – il n'y a personne, tu comprends ? Prends des notes et ne dis rien de plus ! Par contre si on appelle de la Hongrie, dis-le moi tout de suite !

Mais la fille ne pouvait pas s'empêcher de blaguer : « Ici le quartier général de la première Armée de cavalerie », ou bien « Ici le Centre Fraises sauvages du camarade Bergman »...

Le jour de l'an s'approchait, mais le champagne hongrois n'arrivait toujours pas. Ignat avait mis dans ce gros lot de « Madame Pompadour » tout son argent. Il avait été assez malin pour louer un vrai camion frigo à deux

mille dollars : certains de ses collègues, voulant économiser, avaient loué pour rien de simples camions bâchés. Eh bien, quand ceux-ci étaient descendus des Tatras, les goulots de toutes les bouteilles avaient été comme sabrés – à cause du changement de pression.

Ignat, de son côté, attendait toujours, et on était déjà à la fin de décembre.

Pour tout dire, ils comprirent déjà qu'ils n'avait pas assez réfléchi : la particularité de ce type de marchandise est telle qu'après le 31 décembre personne n'en aurait besoin.

Le breuvage mousseux vint justement le 31 quand les magasins n'en voulurent plus. Le lot fut envoyé aux entrepôts ; malheureusement faute d'argent ils les prirent sans chauffage. Leurs caisses de champagne étaient maintenant stockées avec des matériaux de bâtiment en attente des fêtes les plus proches – le 8 mars.

Comme le malheur ne vient jamais seul, au mois de février la température chuta brusquement jusqu'à moins vingt-cinq degrés. Le gardien appela le « Quartier du Général Dénikine » :

– Ecoutez ! – à l'autre bout du fil ils entendirent des petits coups secs, comme le bruit du compteur de radiation.

– C'est vos bouteilles qui éclatent ! Allo, vous entendez ? que dois-je faire ? – criait le gardien.

Maria fut la première à réagir : « Brûle les planches qui sont là ! Il y a encore des gros rouleaux de plastique, mets-les par-dessus, puis essaie de laisser rentrer la fumée sous le plastique !

Maria était audacieuse en tout, on le savait bien ; sans être directement dans les affaires du patron, son compa-
gnon, elle était capable de trouver de bonnes solutions.

Ils perdirent un tiers du lot. Dans les autres bouteilles le dépôt était formé, il était impossible de les vendre. Ce fut encore une fois Maria qui trouva : il fallait vendre ces bouteilles à moitié prix dans des restaurants.

- C'est vrai ! - osa la secrétaire, - dans un resto le serveur tient la bouteille dans une serviette - je ne sais pas pourquoi, peut être pour ne pas avoir froid à la main ?

Toute la compagnie se tourna la tête vers leur « philologue » ; dans leurs yeux il y avait de l'étonnement et du respect - ils avaient toujours cru que cette serviette était là pour s'essuyer les mains... ou la table.

Un des jours de ce février glacial Ignat revint à la maison maussade, inquiet.

- Macha, c'est fini, je suis cuit.

Voyant le visage livide de son compagnon Maria pensa que les affaires avaient si mal tourné, qu'il fallait disparaître pour rester en vie. Mais Ignat continua de marmonner des choses bizarres, impossibles à comprendre. Maria voulut que Ignat reprenne tout dès le début.

- Mon cœur pompe tout mon sang du côté droit, et ne pompe pas assez du côté gauche, - expliqua Ignat tout penaud.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Je suis passé ce matin à l'entrepôt, eh bien, il y fait très froid ! j'avais mis mon manteau en mouton retourné, des bottes... J'avais bien chaud, de mon côté droit, mais à gauche j'avais très froid.

- C'est à moi que tu le dis ? T'es vraiment imbécile malgré ton diplôme... acheté. Il fallait m'écouter, je t'avais dit quoi ? n'achète pas chez les Arabes ! Donne-le moi, ton manteau...

Maria prit le manteau tout neuf venant de Paris, et, en le retournant montra à Ignat : la manche gauche n'était pas doublée de fourrure.

...Le temps passait, mais la prospérité du jeune businessman et de ses camarades se laissait attendre. Maria se souvenait de plus en plus souvent du tableau du Louvre, la quiétude qu'il lui avait procurée. Il fallait agir, fallait qu'elle gagne de l'argent elle-même. Elle ne pouvait plus compter sur Ignat. En plus son sentiment pour le jeune homme devenait de moins en moins fort.

Un mois après ils durent vendre l'appartement pour pouvoir rendre les dettes ; la secrétaire partit aussi. Leur nouveau logement – une pièce dans un appartement communautaire – était si petit, qu'il n'y avait de place que pour deux lits pliants, et des sacs avec leurs vêtements. Maria ne voyait pas Ignat que quelques instants dans la journée : il courait d'une « affaire » à l'autre, mais surtout d'un créancier à l'autre. « Je ne suis là pour personne », – disait-il à Maria et disparaissait pour de bon pendant plusieurs jours.

« Cela suffit, – se dit Maria, – j'en ai assez. Il faut partir. Sinon ce serait moi que les créanciers viendraient voir. Il n'a pas envie d'enfants, il ne veut pas aller avec moi au Brésil ; il a doit de l'argent à tout le monde... ». Elle sentit une déception si profonde qu'elle le quitta.

4.

Le train Saint-Petersbourg – Varsovie entra en gare à l'heure. Du wagon du second classe une quarantaine de personnes chargées de malles, valises et autres baluchons, sont descendues sur le quai. Dans la foule on pouvait distinguer quatre jeunes filles qui se tenaient ensemble : de toute évidence elles s'étaient liées d'amitié durant le voyage, et maintenant hésitaient de se quitter. Toutes les quatre sont venues pour être filles au-pair, nounous ou femmes de ménage aux alentours de la capitale polonaise. Quelqu'un devait venir les chercher.

Une vieille femme apparut ; habillée d'un pardessus râpé qui ne cachait pas des jupes en tissus brillant, toutes de couleurs différentes, et des bottes marron, trop étroites pour ses jambes lourdes, elle tenait une feuille de papier. Les lettres russes écrites à un feutre bleu étaient à peine lisibles.

– C'est tout de ce wagon ? – sa voix était rugueuse, on la devinait enrhumée. Par contre elle parlait russe sans une moindre accent. – Il doit y avoir encore deux... Vous les

avez perdues en route ? Qui va les chercher maintenant ? La voiture ne peut pas attendre. Ne peut pas attendre.

Elle a ajouté encore quelques mots en polonais, puis, désespérée, renonça, et se dirigea vers la sortie suivie de la petite troupe. Les filles se regardaient en haussant les épaules : non, depuis Saint-Pet on n'a vu personne d'autres.

Entre les quatre c'est Maria Nelidova qui faisait autorité – les filles occupaient le même compartiment, et c'est dans le leur que le thé était toujours bien infusé, le linge sec, le sol propre. Le voyage était payé par une agence intermédiaire. Avant le dernier arrêt Macha alla voir le conducteur, essaya d'obtenir quelques renseignements supplémentaires. Elle apprit que de petits groupes se rendent en Pologne pour travailler, surtout ces deux derniers mois. Si on les a vus revenir ? Non, personne. Peut être les filles rentrent une à une ? Non, pas un seul groupe...

Dans une impasse, près de la gare, elles ont vu un minibus, s'installèrent gaiement ; le bus partit. Mais il s'arrêta une demi-heure après. La vieille les conduisit vers un camion. Au fait c'était un camion frigorifique. Macha sentit une inquiétude, attrapa sa voisine, l'entraîna vers le bois qui était à une quinzaine de mètres d'elles.

Six mecs robustes jetèrent les filles par terre, les garrottèrent, bâillonnèrent, et, en traînant les filles vers le réfrigérateur, les mirent au sol, les couvrirent avec de vieux matelas. Les portes en acier se refermèrent, sans que les prisonnières aient de la lumière ni de l'air pur. Les portes furent plombées, le fourgon s'ébranla.

Il sont passé toute la Pologne, une partie d'Allemagne, de la Hollande. Quand ils étaient arrêtés aux frontières, les douaniers vérifiaient les plombages, les papiers, et le réfrigérateur, chargé de « la viande congelée », continuait son trajet. Vingt-quatre heures après ils s'arrêtèrent au bord d'un canal à cinq kilomètres de la ville d'Amsterdam, au royaume Néerlandais.

Une forêt malingre autour, pas de routes, pas de logements en vue. Une barge fermée sur le canal, une dizaine d'hommes armés, en noir, avec des matraques. Deux petits bus à côté – comme ceux de Varsovie.

– Les matelas sont de nouveau mouillés, les garces, criait en russe un des gardes monté dans le camion, il frappa des pieds les corps des filles en vérifiant si elles étaient en vie, puis appelait un autre, et, en attrapant une « garce » par les bras et les jambes, ils la jetèrent par terre. Le corps tomba, la fille bougea en gémissant. Deux hommes la portèrent dans la barge. Un autre corps tomba par terre, et un autre encore...

Elles reprirent connaissance dans la cale. Toutes nues, attachées par une main à la tête du lit. A part de quatre nouvelles il y avait encore une dizaine de celles qui avaient espéré de pouvoir bien gagner à l'étranger. A côté du lit chacune avait une cuvette et un pichet d'eau du canal – pour boire, pour se laver, pour uriner – au choix. Libres de faire ce qu'elles veulent. Sans leur donner du temps pour revenir à soi, une vingtaine d'hommes firent irruption dans le local. Pas les gardes. Habillés tous différemment. Des ouvriers locaux ? des émigrés ? Certains parlaient russe, mais très mal...

Se débattre ? Impossible. Tout est bien compté – au bout de trois heures les cuvettes sont vidées, l'eau fraîche amenée, la main attachée changée. La nuit les femmes sont couvertes des draps sales. Le matin tout recommence. Trois ou quatre « séances » par jour. Le revenu des propriétaires de cette « entreprise » était de cinq mille dollars pas jour. Cent cinquante le mois d'une seule barge qui ne va nul part !

Macha l'avait compris quand elle avait vu le réfrigérateur là-bas, en Pologne. Maintenant l'important pour elle était de comprendre où sont elles toutes, ce qu'elles vont devenir ensuite ? Ce qui était indéniable – elles ne pouvaient pas survivre de cet enfer : leurs bourreaux ne

pouvaient pas laisser en vie des témoins d'enlèvement et d'esclavage en plein centre de l'Europe. Elles devaient être éliminées. Comment ? Même une imagination la plus déchaînée ne lui suggérait pas une issue heureuse. Il ne reste qu'attendre. En souffrant.

Celles qui ne pouvaient pas s'empêcher de se résister étaient battues – d'abord devant tout le monde, ensuite dehors : de la cale, on entendait des cris de la malheureuse, puis plus rien. La place libérée ne restait pas longtemps inoccupée. Par contre ces exécutions ont donné le goût aux certaines d'informer les gardes de toutes les conversations d'éventuelles évasions.

Macha, depuis qu'elle était toute petite a gardé une habitude de porter au cou un morceau de chiffon, une sorte de collier. C'était un souvenir de sa mère, une couturière, puisque dans ce bout de tissus était cachée une pochette avec une aiguille et un grand bout de fil à coudre. Son collier était resté intacte : les gardes n'y avaient prêté aucune attention.

Un mois de martyre touchait à sa fin. La fin était prévisible : la plupart des filles attrapaient des maladies, après quoi elles disparaissaient, des nouvelles occupaient les places vacantes. Macha avait appris de pouvoir choisir parmi les hommes qui les violaient, celui qui était sinon le plus propre, mais plutôt celui qui lui semblait moins sale. Pour l'instant elle n'était pas malade, sans savoir si « sa chance » devait durer encore longtemps.

Un jour, elle a imploré un des hommes de la déplacer de son lit sur un autre, pour le moment vacant, plus près du hublot. L'homme s'est donné beaucoup de peine à défaire le nœud, puis de l'attacher à nouveau. Maintenant Macha était tout près de la lumière, pouvait voir ce qui se passait dehors. La nuit elle mesura avec son fil le diamètre de l'ouverture du hublot, constata que sa tête et ses épaules pourraient passer. Cela lui donna de l'espoir... Restait à comprendre ce qui l'attendait dehors,

où aller, comment se procurer des vêtements. Il fallait agir sans attendre : elle supposait que les gardes n'apprécieraient pas le fait qu'elle avait changé de place. Avec son aiguille, elle commença à déchirer la corde à la main gauche. Doucement, chaque fibre, une à une. Au bout de deux heures la corde céda, il suffit de bien tirer pour qu'elle rompe. Toujours avec l'aiguille elle déchira le tissu de son matelas pour en faire une sorte de culotte et du maillot de corps. Il fallut économiser le fil qui finit au dernier point.

Sur le pont de la barge il faisait sombre. Le garde sortit aux chiottes. Les filles dormaient. Macha s'est levée, ouvrit le hublot. Elle mit les pieds sur le rouleau des câbles, se pencha dehors jusqu'à la taille, glissa vers le bas.

C'était le matin du premier mai. La fête du travail sur toute la planète. Les grenouilles et les sauterelles chantaient à tue-tête, il y avait plein de moustiques. Elle s'est rendue compte qu'à l'intérieur elle ne les avait pas sentis, tandis que ici, devenue libre, elle fut tout de suite couverte de ces bestioles.

Elle chercha un commissariat de police, prit un chemin en petit gravier qui traversait un parc tout proche. Marcher pieds nus faisait mal, heureusement les plaies n'étaient pas profondes. Le corps meurtri ne lui obéissait pas. Elle vit des hommes et des femmes en costumes de clown, d'autres couverts de plumes des oiseaux exotiques ; leurs visages couverts de la peinture orange n'exprimaient que l'indifférence totale. Étaient-ils sous emprise d'alcool ou des drogues ? N'empêche que Macha en son habit plus qu'exotique passa inaperçue ; les grands hollandais la regardaient d'en haut en bas sans lui faire attention.

Vers le matin, elle vit enfin des maisons derrière les arbres, entendit le bruit de rares voitures. Près du parc un bâtiment sans étages, avec des fenêtres éclairés attira son attention : devant elle vit une dizaine de voitures de

police. Macha s'est arrêtée, elle eut envie d'y faire irruption, se jeter par terre, hurler de toutes ses forces. Entre le commissariat et elle il ne restait qu'un petit espace planté de buissons... Un petit bus qu'elle reconnut tout de suite freina devant la porte d'entrée, deux gardes en noir descendirent, entrèrent sans hésiter, comme chez eux. Macha recula, courut.

Hier les hollandais avaient fêté l'anniversaire de la reine, aujourd'hui ils fêtaient le premier mai, à quoi demain ? Macha n'avait qu'une seule pensée : voir des êtres humains, raconter, dormir. N'importe où.

Le matin de mois de mai le soleil à Amsterdam se lève tôt, les rues des faubourgs sont vides, pas de passant, de rares voitures passent sous les feux jaunes, un tram vide glisse sans faire de bruit, un cycliste solitaire pédale avec un sac sur le porte-bagages. Les commerçants lèvent les stores en métal laissant voir des vitrines : sur des étagères charcuterie, fromages, desserts ; toutes sortes de vêtements.

Toujours sous le choc, Macha Nlidova s'est enfermée dans une cabine des toilettes publiques, éteignit la lumière, tremblante de froids et de peur ; se sentit découragée, impuissante. Quoi faire ? Où aller ? A qui parler ? Elle se rendait bien compte du risque auquel elle s'exposait en rentrant dans un magasin ou bien chez les gens : sans langue, sans vêtements, sans aucun papier. Elle ne sera pas comprise, où, pire encore, mal comprise : vêtue comme elle l'était, c'était pour mendier ? voilà ce que les gens penseraient. La police ne serait pas plus indulgente – on l'aurait gardée pour une nuit dans une cage, puis, comprenant qui elle est, la chasserait pour ne pas s'occuper des émigrés sans papiers. Et si ils sont tous liés, comme ceux, près du parc ?

Le temps si précieux passait, les crapules peuvent disparaître avec leur barge puisque ce n'est pas par hasard qu'ils étaient venus dans le commissariat – on la cherchait partout. Or, elle n'était pas en Pologne, mais

en Hollande dont la langue, comme celle des oiseaux, ne ressemblait à rien qu'elle comprenait. « J'avais bien raison de ne pas aller chez les gens, on dit qu'ici tout ce qui n'était pas normal, n'était toléré. Nul part – en conduite, en travail, même chez soi : ici personne ne fermait les rideaux aux fenêtres ».

L'important pour le moment était de ne pas succomber à son désir de punir ses bourreaux tout de suite. Il ne fallait pas être pressée, il fallait rester vigilante, concentrée. Elle n'a encore rien gagné, eux, ils peuvent la trouver, la tuer. Alors, il faut gagner du temps, se cacher... S'habiller, se laver, et seulement ensuite essayer de faire la justice. Oui, se laver ! est-ce qu'ils ont des saunas ici ?

Macha se mit à courir en agitant le bras pour ressembler à ces gens déguisés qu'elle avait vus il n'y a pas longtemps. Au bout de deux ou trois pâtés de maisons elle aperçut une enseigne bien compréhensible « sauna ».

C'était le matin, mais peut être chez ces gens bizarres on peut aller au sauna à n'importe quelle heure de la journée ?

Se frayant le passage dans la haie pleine d'épines, elle se trouva, toute écorchée, dans une petite cour où étaient suspendus des tonneaux avec de l'eau. De là, un sentier en pierres plates menait dans la salle d'où sortaient des nuages de vapeur. Maintenant il fallait se réchauffer et bien regarder autour pour comprendre le fonctionnement de cet endroit. Derrière la cloison en verre on ne voyait rien à cause de la vapeur épaisse, Macha se débarrassa du vêtement qui lui avait si bien servi, et entra dans le bain turc.

Cinq ou six personnes, hommes et femmes, tous nus, tranquillement assis sur des bancs en marbre chaud, étaient éclairés par de petites lampes bleues accrochées au plafond. Devant la porte d'entrée sur des crochets en bois – des draps blancs et des sorties de bain en éponge de toutes les couleurs. Qu'est-ce qu'elle voudrait, la première fois depuis un mois, se vêtir de quelque chose,

s'envelopper dans cette éponge bien moelleuse, mais non, ce n'était pas encore le temps. Elle prit un drap et passa dans la salle suivante, où une cheminée était allumée au milieu et sur des étagères en verres il y avait des coupes des fruits, des salades, des cruches des boissons fraîches. Macha s'en servit, se coucha et s'endormit bercée par la chanson des bûches qui crépitaient dans la cheminée.

Au bout de deux heures, reposée et capable de raisonner tranquillement, elle élaborait son plan : se procurer des vêtements et aller chercher... des concurrents légaux de la barge puante.

Voler un vêtement ne fut pas une chose simple. Tous les casiers métalliques se fermaient avec des clés à puce que chacun portait au poignet. Donc pas seulement elle aurait à enlever une clé à quelqu'un, mais en sortant il fallait la faire passer devant une borne qui déchiffrait si le client avait utilisé un cabinet de massage ou le restaurant. Trop risqué ! Macha comprit que sans bien connaître tous les moyens en usage contre les voleurs, elle courait le risque de tomber dans une piège et ne jamais commencer sa lutte pour « le triomphe du la justice ». Bien sûr qu'elle aurait pu passer par le même chemin à travers les buissons épineux, mais Macha n'avait pas envie de s'écorcher une autre fois ; en plus, c'était d'attirer une attention indésirable.

Elle flâna dans les couloirs, passa dans le cabinet de massage, chez les coiffeurs... En voyant une porte sans inscription elle y entra. Quelle fut sa surprise en découvrant le dépôt des produits de cosmétiques, shampoings, gels de douche et sorties de bain de toutes les couleurs ! Au murs, pendus aux simples crochets métalliques, elle vit des vêtements laissés par le personnel du sauna, et derrière des paniers et les tas de draps elle découvrit encore une porte. Macha l'ouvrit doucement et... Quelle chance ! c'était le vestibule du sauna

avec plusieurs boutiques, la porte d'entrée. Ici elle pouvait se perdre parmi les Hollandais venus se reposer après les festivités, se laver des restes de la peinture qui hier encore recouvrait leurs visages et leurs corps.

Vêtue des habits des autres, ayant volé un sham-poing et un gel de douche, Maria Nélidova se dirigea vers la sortie d'un pas assuré à la recherche des « quartiers aux lanternes rouges ». Elle était sûre de pouvoir tout raconter, même sans connaître la langue, d'être entendue et de convaincre de l'accompagner à la police.

Macha trouva la plus grande maison close d'Amsterdam. Ce ne fut pas difficile, il suffit de suivre un groupe de touristes étrangers jusqu'à la rue De Wallen. Le long de la façade une centaine de vitrines étaient illuminées du rouge, mais à cette heure matinale elles étaient vides. Au fond, sur une porte du bois lourd, une feuille punaisée : « Administration ». L'escalier qui menait à l'étage était si raide qu'en le montant Macha dut s'aider en s'appuyant sur des marches supérieures. A l'étage une seule porte ouverte. Dans un local enfumé trois hommes : deux qui ronflaient tout habillés sur un canapé, le troisième, aux longs cheveux noir et avec des lunettes, écrivait dans un registre. A côté sur une assiette – un morceau de lard coupé en fines lamelles et un grand pain noir.

Une multitude de femmes de toutes sortes passait tout les jours dans ce « bureau », et ces hommes ne s'étonnaient plus de rien. Or, cette fois, en voyant ce qui est entré, ce dernier éclata d'un rire si sonore, que les deux autres se réveillèrent d'un coup. Mais, sans rien comprendre, ils se rendormirent après avoir maugréé quelque chose de bien inintelligible.

Une petite et très mignonne demoiselle, vêtue d'un vaste pantalon noir dont les jambes étaient roulé presque jusqu'aux genoux, d'un tee-shirt vert et d'une

veste framboise sans boutons, se tenait dans l'embrasure de la porte. Aux pieds nus elle portait des chaussures à talons, à la tête – une grande casquette marron. On aurait dit un clown venu directement d'un cirque ambulant, si ce n'était pas ce visage frais et candide, ses yeux d'un bleu éclatant et ses cheveux clairs et brillants descendants jusqu'aux épaules. En plus son parfum, et ces hommes s'y connaissaient, était des plus chers. Elle est entrée comme chez elle, d'un geste lui permit de rester assis (même s'il n'avait aucune intention de se lever), vit au fond un fauteuil fatigué et s'y installa en croisant les jambes.

– Bonjour, – prononça Macha en russe, et, pour être plus persuasive, ajouta en français : bonjour.

Le brun donna un coup de poing au flanc d'un des copains : Hai, Nikolai, regarde, Machka !

Macha, qui ne s'attendait pas à ce qu'ici on connaisse son prénom, commença rapidement :

– Mais oui, je suis Macha...

Celui aux lunettes était de Yougoslavie, et d'un seul coup d'oeil comprit qu'il s'agissait d'une fille d'ex URSS. C'est pour ça qu'il essaya de réveiller son collègue venu juste un mois avant de l'Ukraine.

Nikolai s'étira, ouvrit les yeux, et éclata de rire. L'autre expliqua : On a une visite d'un clown de l'Ukraine.

Calmé, Nikolai demanda en ukrainien :

– Tu es qui ?

Sa voix était si enroué que Macha n'avait pas compris :

– Mais je suis Macha, Macha de Petersbourg, et elle montra du doigt l'autre qui l'a reconnue.

– Oui, de Petersbourg, mais de la part de qui ?

– De la part de personne. Je suis toute seule, détrompez-vous, je ne cherche pas le travail...

– Alors, qu'est-ce que tu veux ?

– Je veux que tu m'écoutes. Promets que tu va m'écouter.

- T'es bien gonflée, t'es folle ou quoi ? Tu ne vois pas, - se réveilla le troisième, ukrainien également, elle est droguée ou sniffée. - Ne l'écoute pas !

En ce moment Nikolai, se souvint qu'on était dans une société des valeurs du marcher eut une bonne idée :

- Je vais t'écouter, mais qu'est-ce que j'aurai en échange ?

- Ecoute, on va décider après, ça ne te coûte rien. - Vay, mais après tu vas travailler une semaine pour moi. - Sans problèmes ! Et même plus qu'une seule semaine...

Macha pensa que ce monde était bien ennuyeux, mais essaya de montrer à son hôte qu'elle était bien habituée à ce qu'il lui demandait.

Deux jours après les rivaux illégaux des « lanternes rouges » ont été trouvés. Les femmes furent hospitalisées, les propriétaires de la barge - arrêtés. Les gardes avaient essayé de s'y opposer, tirèrent contre les policiers, mais furent tués ; les deux chauffeurs du minibus et les policiers corrompus furent trouvés et coffrés. Deux filles de celles qui étaient venues avec Macha acceptèrent de témoigner, la troisième avait disparue avant les faits.

Macha, étant premier témoin à charge, aurait dû être protégée. Elle a eu une carte de séjour, mais a refusé la protection, croyant en ses propres forces. Où se cacher d'une façon sûre ? Mais ici même, chez Nikolai. Comme si rien n'était changé ? sauf que dans les « lanternes rouges » il y avait tout le confort et la paye non négligeable.

Le procès dura plus d'une année. Les deux témoins protégés par l'état n'ont pas eu de chance - une a disparu, et la police n'a pas pu la trouver, quant à l'autre, les bandits l'ont trouvée, ont essayé de la tuer. Elle a survécu, mais son dos et ses bras ont été défigurés aux coups d'un tuyau de fer.

Tout ce temps Macha travailla selon la « formation » qu'elle avait eue en Europe civilisée. Elle a réglé en avance la location de sa « vitrine », a loué un appartement, s'est marié avec un artiste peintre qui vendait ses tableaux près du pont Van Gogh. Ensuite dans le tourbillon d'événements, elle eut la nationalité néerlandaise et un petit garçon ; divorça, eut tous les avantages comme une mère seule. En plus on lui donna un appartement très correct dans un faubourg de la ville d'Amsterdam. On dit même suivant l'ordre de la reine Béatrix.